



MOBILIS IN MOBILE

LA REVUE DES CULTURES POPULAIRES

Hors-Série n°1 : L'amitié en fiction jeunesse

« C'est la solitude qui fragilise » – Amitié et harmonie dans les romans de Pierre Bottero

Aurélie Lila PALAMA

Doctorante, Université de Lorraine

*Amies à vie*¹, le titre du premier roman de jeunesse publié par Pierre Bottero, inscrit d'emblée la question de l'amitié au cœur de ses préoccupations créatrices. Si le phénomène peut paraître naturel dans des productions destinées à un public pour qui copains et copines sont l'une des grandes affaires du quotidien², il prend ici une importance toute particulière du fait de la variété des configurations abordées, et de l'originalité de leur traitement. On verra que derrière cette problématique se profile en fait celle de la place de l'individu dans la société. Car Bottero, dans ses romans du quotidien comme en fantasy, se pose avant tout en fin analyste des tissus relationnels qui accompagnent l'évolution psychologique de ses personnages, en cette période charnière de l'adolescence où s'ouvrent tous les possibles et où l'individu se trouve confronté à la nécessité autant qu'à la peur de devoir trouver sa voie.

« j'adore mes copines mais... »

Il faut, pour commencer, s'entendre sur ce dont on parle. C'est à quoi sont consacrés les premiers chapitres d'*Amies à vie*, au cours desquels l'évocation du copinage est l'occasion de faire émerger l'aspiration à l'amitié.

Les copines, ici, forment « une petite bande de filles » (AV, 9), cinq au total comme les doigts de la main, soudées par la vie du collège. Brune, la narratrice, insiste sur leurs différences, en contradiction avec le discours de ses parents :

D'après mes parents, nous nous ressemblons toutes. À croire qu'en plus d'être instits, ils sont bigleux : Natacha est grande avec des yeux verts et des taches de rousseur ; Amélie est plutôt boulotte ; Sunita, qui est indienne, est plus noire qu'un Africain ; Aurélie, la sportive du groupe, est toujours habillée en survet et a les cheveux courts, et moi, Brune, je crois que je suis normale, sauf que je suis plutôt blonde, ce qui n'est pas mal quand on porte mon prénom. (AV, 9)

Loin d'être anodine, la remarque est profondément symptomatique. On aura bien compris que tout est question de point de vue. La galerie de portraits que dresse Brune souligne de frappants écarts physiques qui

¹ *Amies à vie* (Paris, Flammarion, « Flammarion jeunesse », 2011 [1^{re} éd. 2001]). On renverra à cet ouvrage dans le corps du texte par l'annotation AV. La citation utilisée dans le titre de cet article se trouve page 119 de ce roman.

² La sociologie confirme que « l'amitié constitue une dimension essentielle de la vie lycéenne ou étudiante » (Bernard ROUDET, Jean-François TCHERNIA, « L'Amitié, une valeur toujours centrale », p. 47-60, in Olivier GALLAND, Bernard ROUDET [eds], *Les Valeurs des jeunes – Tendances en France depuis 20 ans* [Paris, L'Harmattan, « Débats jeunesse », 2001], p. 56).

ne peuvent évidemment pas avoir échappé à ses parents, si « bigleux » soient-ils. Elle ne fait ainsi qu'accuser une focalisation superficielle à laquelle les adultes ne s'arrêtent pas. Il manque encore à Brune le sens de la profondeur, comme il lui manque de vraiment se connaître. D'elle-même, en effet, elle ne peut rien nous dire, elle se révèle incapable de se caractériser de façon précise, ni même avec assurance comme en atteste la modalisation de son propos (« je crois »). Les copines l'enferment dans cette superficialité. Et c'est ce dont elle va bientôt s'aviser.

L'aspiration à l'amitié, qui la saisit bientôt, relaie en tout cas un désir de profondeur :

J'aimerais avoir quelqu'un de plus proche, quelqu'un qui me comprenne parfaitement et que je connaisse comme le fond de ma poche. Façon de parler bien entendu, parce que le fond de mes poches me réserve souvent des surprises et des coups de colère de ma mère quand elle sort mon linge de la machine à laver avec des débris de bonbons, des vestiges de papiers ou des restes d'objets bizarres.

Bon, je m'égare, j'adore mes copines mais je crois que j'aimerais me trouver une véritable amie, une amie comme on en voit dans les romans, et je suis sûre qu'un jour je mettrai la main dessus. (AV, 11)

À la connaissance superficielle des copines s'oppose l'envie d'une connaissance intime encore hypothétique, du simple fait que la jeune fille est encore largement une énigme pour elle-même. Mais justement, l'amie est celle qui doit permettre de dépasser les apparences et d'accéder à une nouvelle dimension de l'être.

La confiance qu'elle affiche pour finir doit être entendue dans le contexte éminemment métatextuel de l'écriture botterienne. À un premier niveau, elle est confiance dans le romancier. D'une certaine manière, le personnage nous dit qu'elle sait pourquoi elle est ainsi convoquée sur le devant de la scène romanesque. Être une héroïne, chez Bottero, fût-ce dans le rôle de narratrice, c'est être destinée à connaître l'amitié. À un second niveau, plus abstrait, l'expérience livresque qui fonde son assurance vaut comme définition du roman dans l'imaginaire du sujet : une fiction, pour Pierre Bottero, c'est une histoire d'amitié, c'est une révélation de soi par la rencontre d'un autre. De ce point de vue, *Amies à vie*, comme la plupart des œuvres inaugurales, se prête tout particulièrement à une métalecture³ : les lignes de force des œuvres à venir y sont contenues, prêtes à se déployer. En aidant Sonia à triompher de la leucémie par sa présence et son affection, en s'offrant à elle-même par ce don de soi la possibilité de se découvrir et de se réaliser, Brune met au jour le lien indissoluble que le romancier établit entre l'amitié et la vie, l'une étant la condition de la construction de l'autre.

« l'amitié ça se vit »

C'est par le sacrifice de sa chevelure blonde que Brune démontre de la façon la plus symbolique son amitié pour Sonia. « Assume, Brune, [...] l'amitié ça se vit, ça se mérite et ça ne se mesure pas en cheveux ! » (AV, 109) s'exclame-t-elle, pour tout à la fois s'encourager et justifier son geste. Le verbe *vivre* fait évidemment écho au titre du roman. Il fait de l'amitié un acte plus qu'un sentiment. Les coups de ciseaux de Brune relèvent de la pure compassion, ils sont autant de revendications de son statut privilégié d'amie de la jeune malade. Il s'agit, en effet, d'accompagner Sonia dans son épreuve, de partager la perte de féminité que lui occasionnent les effets secondaires de la chimiothérapie. Son crâne mis à nu expose son engagement à souffrir avec Sonia. En ce sens, l'expression de Brune reprend l'adage populaire selon lequel, « il n'y a pas d'amour, mais que des preuves d'amour. » Si l'amitié ainsi se vit, c'est qu'elle est pour Brune et Sonia confrontation à l'éphémère.

Jean-Yves Tadié définit l'aventure comme « l'irruption du hasard, ou du destin, dans la vie quotidienne, où elle introduit un bouleversement qui rend la mort possible, probable, présente, jusqu'au dénouement qui en triomphe⁴. » Pris ainsi, le mal qui menace Sonia constitue bel et bien pour les jeunes filles, une aventure au

³ Telle est l'intuition qui a conduit Christian CHELEBOURG à introduire ce type de lecture auto-commentative à propos du premier roman publié par Jules Verne : « L'Invention des "Voyages extraordinaires" – Métalecture de *Cinq semaines en ballon* », p. 263-277, in Christophe REFFAIT et Alain SCHAFFNER (eds), *Jules Verne ou les inventions romanesques* (Amiens, Encrage, « Encrage Université », 2007).

⁴ Jean-Yves TADIE, *Le Roman d'aventures* [1982] (Paris, PUF, « Quadrige », 1996), p. 5.

sens le plus dramatique. Ce que les Armures des *Âmes croisées*⁵ demanderont à Nawel d'aller chercher en courant seule des espaces périlleux, Sonia le rencontre dans sa chair et Brune dans son cœur. La leucémie pour Bottero est le visage réaliste de l'aventure que les romans de fantasy figureront par le voyage.

L'unité de son imaginaire se manifeste par la récurrence avec laquelle dans l'un et l'autre registre l'individu se voit accompagné face au danger. L'amitié est un auxiliaire précieux pour faire front contre l'adversité. La rencontre de la mort fait prendre conscience du caractère éphémère de l'existence, à une enfant qui jusque-là vivait dans l'illusion de l'éternité. Elle est introduction de la temporalité. Et parce qu'elle est conscience de la brièveté, elle est exigence de l'intensité. C'est aussi cette différence que jalonne l'écart entre copines et amies. En se coupant les cheveux, Brune cherche à ressembler à Sonia. Autant elle se sentait différente de ses copines, autant elle veut être semblable à son amie. Et en le signifiant avec sa tête, elle dit clairement que c'est là, à ses yeux, une vérité capitale.

L'enfance dans les romans de Bottero est un passé à solder. Les intrigues s'ouvrent de façon assez systématique sur une crise de la cellule dans laquelle l'enfant a vécu jusque-là. Brune on l'a vu, reproche à ses parents un manque criant de clairvoyance. Ellana, dans "*Le Pacte des Marchombres*"⁶, a clairement conscience de sa singularité dans le monde des Petits. Ewilan, dans "*La Quête d'Ewilan*"⁷, à qui l'on a enlevé les souvenirs de sa plus tendre enfance est en conflit avec sa famille adoptive, les Duciel. Nawel⁸ est saisie par une véritable répulsion à l'égard des compromissions politiques de ses parents et refuse un destin tout tracé. Au seuil de l'adolescence, l'enfance est un souvenir qui fait mal. D'une certaine manière, il importe donc, pour les personnages principaux de tourner la page de cette période inaugurale. Ils apprennent à cette occasion ce que l'existence peut avoir de fragile. Ils apprennent que les plaisirs sont aussi trompeurs qu'éphémères.

L'expression « *Amies à vie* » dit le désir de retrouver le sentiment d'éternité d'un passé qui s'efface. Mais elle le dit, sur fond de conscience que tout a une fin. Elle le dit dans un contexte où l'on sent que la durée se construit, *qu'elle se mérite*⁹, qu'elle est le fruit d'un travail patient, et non de simples circonstances. C'est ce moment charnière qui intéresse le romancier, où l'individu est pris en tenaille entre l'évidence d'une éternité qui s'achève et la conscience d'une autre qui lui faut édifier. C'est alors que l'amitié se présente, comme la solution possible à un problème proprement ontologique puisqu'il concerne l'être lui-même et sa place dans le monde.

« *la famille évolue !* »

Un héros chez Bottero, c'est un personnage en quête de soi. Au sortir de l'enfance, en effet, les personnages botteriens se découvrent isolés¹⁰. C'est bien sûr vrai pour les orphelins comme Ellana dans "*Le Pacte des Marchombres*"¹¹ ou Nathan dans la trilogie de "*L'Autre*"¹², mais même ceux qu'une famille entoure souffrent de devoir par eux-mêmes, trouver et définir leur rôle dans la société. Si défaillante soit-elle, la famille continue à fournir à l'individu l'image d'un idéal. Elle en définit les contours affectifs, elle en formate les interactions. La famille n'est peut-être plus viable, mais elle reste le modèle fonctionnel le mieux adapté aux relations humaines. Car l'individu, affecté par la perte de cette illusion qui le laisse existentiellement démuné, n'imagine

⁵ *Les Âmes croisées* (Paris, Rageot, « Rageot Poche », 2010-2011). On renverra à cet ouvrage dans le corps du texte par l'annotation AC.

⁶ *Le Pacte des Marchombres*, 1, Ellana (Paris, Rageot, « Rageot Poche », 2010 [1^{re} éd., 2006]). Ci-après *PM1*.

⁷ *La Quête d'Ewilan*, 1, *D'Un Monde à l'autre* (Paris, Rageot, « Rageot Poche », 2006 [1^{re} éd., 2003]). Ci-après *QE1*.

⁸ *Les Âmes croisées*, op. cit.

⁹ C'est nous qui soulignons.

¹⁰ En soulignant cette angoisse devant la solitude, le romancier entre particulièrement en phase avec le public adolescent (voir les propos de Claude Nobels dans ses entretiens avec Philippe VAN MEERBEECK, *Que Jeunesse se passe – L'adolescence face au monde adulte* [Bruxelles, De Boeck & Larcier, « Comprendre », 1998], p. 68-73).

¹¹ Op. cit.

¹² *L'Autre*, trilogie de Pierre Bottero, éditions Rageot, Paris, 2006-2007.

pas de pouvoir entrer dans le monde et se construire sans l'aide de personne. Il est en effet une constante de la psychologie botterienne qui s'énonce, justement, non loin du dénouement d'*Amies à vie*, lorsque Brune, comblée par son sacrifice compassionnel, peut adopter sur sa conduite un regard réflexif : « C'est la solitude qui fragilise. » (AV, 119) Elle tire, ce disant, la leçon de son expérience, de sa réussite dans l'accompagnement de Sonia. Mais elle édicte aussi l'une des grandes morales qui structurent l'œuvre du romancier et régissent l'organisation de ses fictions. A partir de là, l'horizon de l'amitié va consister dans la recomposition d'une famille de l'ordre du symbolique. On ne compte pas les exemples où le champ lexical de la famille va venir saluer l'assomption de l'amitié. Pour n'en prendre qu'un seul, on peut citer le jeune Salim au terme d'une lutte acharnée contre une meute d'ogres sanguinaires qui a soudé le groupe des compagnons d'Ewilan : « Eh bien, Camille a une sœur, maître Duom nous sert de grand-père et je viens de trouver un frère [...]. On peut dire que la famille évolue¹³ ! ». Tous les grands types de rapports sont ici évoqués, ceux de la fraternité, comme ceux de la filiation. Les liens affectifs viennent peu à peu remplacer les liens du sang, palliant par la même occasion l'indigence de la première cellule familiale. Dès lors, l'amitié peut disqualifier les attaches originelles. Là, encore, c'est à Salim qu'il faut céder la parole tandis que son amie, face aux dangers qui la menacent lui propose de se mettre à l'abri et de se préserver :

« Nous allons régler cette question une fois pour toutes, dit-il avec fermeté. Je suis avec toi ! Jusqu'au bout ! Tu es mon amie et, vu l'accueil de ma famille, je pense que tu es la seule personne importante que j'aie au monde. Alors ne compte pas m'abandonner en chemin. » (QE1, 202)

La réplique revient sur les problématiques de l'aventure telle que la conçoit le sujet botterien. Ce qu'elle nous apprend en effet, c'est que l'ami a pour vocation de partager l'aventure. On retrouve d'une certaine manière la logique compassionnelle qu'avait suivie Brune. Il faut souffrir avec l'autre, il faut affronter avec lui les épreuves de la vie, se construire avec lui. L'ami n'existe qu'en tant qu'il partage l'être de celui à qui il est lié jusqu'au sacrifice. Être soi-même, c'est être capable du don de soi. On ne trouve guère dans toute l'œuvre du romancier qu'un seul exemple où les liens du sang conduisent à une attitude similaire à celle que l'on attend d'un ami. Dans "*Le Garçon qui voulait courir vite*¹⁴", Agathe, la sœur du héros et narratrice du récit, vole à son secours après l'accident qui l'a handicapé et dans lequel ils ont perdu leur père. Mais précisément, Jules, le héros éponyme, n'a ici que six ans. Il est au beau milieu de l'enfance. L'exception confirme la règle. Tout est question d'âge. Chez Bottero, l'enfance est très clairement le temps de la famille, celui où l'on peut compter sur les proches que les hasards de la vie nous ont donnés. L'adolescence, elle, est le moment où cette solidarité de sang atteint ses limites, où il faut trouver par soi-même un moyen de pallier sa défaillance. Et, pour la plupart, les œuvres du romancier sont consacrées à cette période de transition, qui place l'individu aux portes de l'âge adulte.

« la mort ne me fait pas peur »

L'amitié est affaire d'adultes. Dans ce même roman, une confidence de la jeune Agathe en atteste : « Monsieur Ali était la seule personne au monde qui continuait à parler de mon père naturellement, sans tristesse, sans maladroitesses précautions, comme si l'amitié qui les liait, papa et lui, était plus forte que la mort. » (GCV, 18) L'amitié est un lien entre grands, et c'est un lien qui prend toute sa valeur face à la mort. Là encore, la démarcation d'une expression familière approfondit le sens de la formule. C'est l'amitié et non l'amour comme à l'époque romantique qui, chez Bottero, est plus forte que la mort, car c'est l'amitié qui assure avec le plus de sûreté le combat contre l'isolement. Encore faut-il préciser quels sont pour le romancier les contours précis de cette amitié. Encore faut-il définir l'extension qu'il donne à ce mot.

L'amitié travaille à corriger les défauts structurels de la famille. Au sens premier du terme, la famille désigne un groupe d'esclaves réunis au sein d'une même maison, sous l'autorité d'un maître. Il y a donc, dans la famille,

¹³ *La Quête d'Ewilan*, 2, *Les Frontières de glace* (Paris, Rageot, « Rageot Poche », 2006 [1^{re} éd., 2003]), p. 70. Ci-après dans le texte QE2.

¹⁴ *Le Garçon qui voulait courir vite* (Paris, Flammarion, « Castor Poche », novembre 2002). Ci-après GCV.

la tache originelle de la soumission, de la subordination. Pour laver celle-ci, l'amitié va se développer de façon privilégiée dans le cadre de l'instruction que les personnages reçoivent au sein d'une nouvelle cellule, celle de la *gilde*. Ce terme, Bottero l'utilise à propos des Dessinateurs et des Marchombres pour désigner des corporations, des compagnonnages au sein desquels le jeune, par vocation autant que par choix, entre afin d'être formé et de chercher son plein accomplissement. Si l'on retrouve ici un maître, comme dans la famille, son seul objectif est d'élever son apprenti au rang d'*alter ego*, de lui permettre de grandir jusqu'à lui ressembler, jusqu'à le dépasser, même. Au sein de la *gilde*, il n'y a pas de hiérarchie durable. Au fond, il n'y a pas de hiérarchie du tout puisqu'elle ne demande qu'à s'effacer. Ellana prenant le parti de suivre Jilano, Nawel, celui de devenir une Armure contre l'avis de sa mère, Ewilan entrant à l'Académie d'Al-Jeit, sont autant d'exemples de l'opération par laquelle l'adolescent confie son avenir à une communauté chargée de le guider, de découvrir ses potentialités et d'accéder à la maturité. Au sein de ces associations s'épanouissent de véritables fraternités qui réalisent l'idéal de l'amitié. On peut citer le cas de Jilano qui, le temps d'un souffle, revient d'entre les morts pour encourager Ellana à secourir son « vieil ami » (*PM1*, 266) Sayanel dans un combat incertain : « Sayanel est plus qu'un frère pour moi, il mérite qu'on l'épaule¹⁵. » L'amitié, comme le disait M. Ali, est plus forte que la mort.

L'amitié ignore la mort, elle la conjure. C'est pourquoi lorsque la mère de Jules et d'Agathe l'interroge sur l'origine de l'amitié qui l'unissait à son mari, Ali la reprend avec gravité : « Qui nous unit. La mort ne me fait pas peur, ce n'est pas elle qui va me forcer à utiliser l'imparfait. » (*GCV*, 94). On ne saurait mieux suggérer que l'amitié est perfection du lien. C'est ce modèle adulte que les jeunes vont apprendre à reproduire. Le trait de Monsieur Ali, dont la veuve souligne la finesse avec « un grand sourire, celui qui fait de la lumière », relève de la logique de l'antiphrase qui préside aux structures mystiques de l'imaginaire, celles qui précisément tendent à penser le monde en termes de lien¹⁶. Le sourire de la mère de Jules, quant à lui, indique avec quelle efficacité il ramène ainsi de la lumière dans un quotidien obscurci par le deuil. Le lexique grammatical de M. Ali est à double sens, il nous dit en français courant que parler de son ami au passé reviendrait à admettre que leur amitié n'était pas parfaite, et étymologiquement que cela signifierait qu'elle n'était pas achevée, pas complète. En niant la mort de son ami, Ali accomplit par l'antiphrase le geste héroïque par excellence, celui de ramener la lumière dans les ténèbres. Il synthétise ainsi la fonction symbolique de l'amitié dans l'imaginaire botterien. Elle est, au même titre que la lutte contre les monstres et les puissances du chaos, une manière d'accéder à l'héroïsme. C'est aussi en quoi Brune est héroïque aux côtés de Sonia. L'amitié, chez Bottero, est une alternative au combat dans l'accession à l'héroïsme. Elle est un héroïsme du quotidien et c'est à ce titre qu'elle a sa place dans ses récits les plus réalistes. Dans la fantasy, l'alternative se fait complément, et c'est en luttant ensemble que l'on soude les amitiés les plus solides.

« cet affrontement avait scellé leur amitié »

Dans le combat, l'amitié se manifeste de la façon la plus éclatante. C'est dans ces occasions qu'elle se cimenter le mieux, comme en témoigne le bilan que dresse le romancier après la bataille qui a opposé Siam, Ellana et quelques autres contre les redoutables pirates Alines :

Aucun des compagnons n'était grièvement touché, mais seules les deux jeunes femmes étaient indemnes. Comme si cet affrontement avait définitivement scellé leur amitié, elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre¹⁷.

La guerre sublime l'amitié, elle la porte à son paroxysme. Parallèlement, l'amitié est une des conditions de l'efficacité des troupes. L'Empereur de Gwendalavir le souligne lorsqu'il salue, dans *L'Île du destin* (*QE3*), la réussite des compagnons d'Ewilan contre les T'sliches qui bloquaient l'accès des Alaviriens à l'Imagination. On

¹⁵ *Le Pacte des Marchombres*, 3, *La Prophétie* (Paris, Rageot, « Rageot Poche », 2010 [1^{re} éd., 2008]), p. 593. Ci-après *PM3*.

¹⁶ Nous nous référons aux travaux de Gilbert DURAND *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire – Introduction à l'archétypologie générale* (Paris, Dunod, 1981 [1^{re} éd., 1960]).

¹⁷ *La Quête d'Ewilan*, 3, *L'Île du destin* (Paris, Rageot, « Rageot Poche », 2007 [1^{re} éd., 2003]), p. 268. Ci-après *QE3*.

ne recueille pas tout de son allocution, distrait que l'on est par les pitreries de Camille et d'Ellana, soucieuses de faire taire Salim. Seule compte pour le romancier la conclusion de son discours : « ... succès est dû à l'entente parfaite qui a soudé tous les membres de votre groupe dans ... [...] ... une merveilleuse amitié ! » (QE3, 246). L'épithète n'est pas indifférente sous la plume d'un auteur aussi sensible à la métatextualité que Pierre Bottero. Elle fait de la représentation de l'amitié l'un des arcanes de sa féerie. La manière dont l'empereur salue la perfection de ce lien rappelle par ailleurs le trait d'esprit grammatical de M. Ali. Tout se fait écho dans l'imaginaire d'un auteur. Les réseaux tissés par les signifiants sont autant de traces, autant d'indices qu'il sème sur les chemins de son inspiration.

L'amitié, pour Pierre Bottero, représente un idéal du lien entre les êtres ; et si celui-ci se réalise dans toute sa perfection à l'occasion des combats, c'est qu'il revient à ceux-ci d'instituer entre les hommes et les femmes une égalité dans le péril – autrement dit dans l'aventure – équivalente à celle qui doit prévaloir dans l'amitié. La lutte abolit toute forme de soumission, toute hiérarchie. C'est pourquoi dans *Les Frontières de glace* (QE2), au moment d'affronter une troupe de Raïs, ces terribles guerriers-cochons, Ellana prend soin de libérer le Faël Chiam Vite d'un engagement contracté lors d'un précédent défi et peut alors l'appeler « mon ami » (QE2, 270). Les groupes de combattants unis contre un même ennemi, associés dans un même but, constituent donc l'une des principales représentations de l'amitié. C'est au point que celle-ci peut avoir raison des rivalités ancestrales. Ce pouvoir de l'amitié, Rhous Ingan le met au service de son ambassade, lorsqu'il doit rencontrer Siam Til'Illan afin d'unir leurs peuples pour porter assistance à Ellana. Alors qu'ils se font face, l'une représentant les Frontaliers, l'autre les Thüls, le géant tend soudain son poing en silence à la gamine, qui comprend aussitôt la charge symbolique de son geste :

Le poing tendu.

Le pacte d'amitié qui engageait l'honneur des Thüls avec l'inviolabilité des serments sur la vie. (PM3, 467)

Elle lui répond en présentant sa propre paume : « *Le serment inviolable qui engageait l'honneur des Frontaliers et par là même leur vie.* » (PM3, 468). Dès lors, les voilà soulagés de tout le poids des haines rancieuses : « Deux guerriers promis à la légende que tout sépare et qu'unit pourtant l'essentiel. [§] Honneur et courage », conclut le narrateur. Le geste d'amitié ouvre le paradigme des vertus guerrières. D'une certaine manière, l'amitié est la première vertu du combattant. Elle engage la vie autant qu'elle triomphe de la mort. La jeune Siam le saisit en s'étonnant de la solennité d'un acte tout à fait inattendu. Proprement extraordinaire. La communauté de cause justifie que l'amitié puisse en somme se décréter, car il suffit de partager un même objectif pour être amis. L'amitié pour Pierre Bottero, n'a pas seulement une dimension affective, elle est surtout un chemin de vie. On touche là un des motifs essentiels de l'imaginaire botterien. Ses héroïnes en effet, de roman en roman, sous la bienveillante férule de leurs maîtres apprennent toutes à arpenter une Voie. Si l'amitié est un thème essentiel dans son œuvre de fantasy, c'est qu'elle est inséparable de cette dynamique.

« **ce un-là est invincible !** »

Nul ne cerne mieux qu'Edwin la merveille de l'amitié, lorsque, dans *La Prophétie* (PM3), il galvanise ses troupes rassemblées avant un combat contre les mercenaires du Chaos. Discours d'un chef, discours aussi d'un simple frère d'armes :

– Parce que la vie d'un compagnon de combat a toujours été plus importante que la nôtre, parce que si nous sommes cent à affronter mille ennemis, nos cent cœurs battent sur le même rythme, avec la même passion, portés par le même sens de l'honneur. Nous sommes cent face à mille mais, en réalité, nous ne formons qu'un et ce un-là est invincible !

[...]

– [...] Demain nous serons nombreux à mourir.

[...]

– [...] Mais cela n’a aucune importance car demain, vous vous battez pour l’honneur et pour l’amitié, vous vous battez parce que vous l’avez choisi. (PM3, 479-480)

L’héroïsme, chez Bottero, se construit moins *contre* un adversaire que *pour* rapprocher ceux qui l’affrontent. La formule d’Edwin confirme en cela que l’imaginaire du sujet est ancré dans les structures mystiques du lien plutôt que dans celles, antithétiques, qui président d’ordinaire à la constitution des grandes figures de héros. Elle précise par ailleurs les vertus de l’amitié et la façon dont elle se développe au sein d’un groupe. Son maître-mot, ce n’est pas l’addition, mais la fusion. C’est moins la communauté que l’individu. Ou plutôt c’est le collectif en tant qu’il en vient à constituer une forme chimérique d’individu pluriel. Dès lors, la mort de chacun n’a plus d’importance, puisqu’elle est conjurée par la permanence de l’ensemble. Dès lors, la solitude n’a plus de sens et la fragilité qui l’accompagne est réparée. Pour figurer cet idéal, l’image des cœurs battant « sur le même rythme » sollicite une métaphore auditive. Ce qui définit l’amitié, c’est un accord au sens musical du terme, c’est une harmonie. L’Harmonie, valeur suprême des Marchombres, antidote au Chaos, apparaît comme la forme la plus aboutie de l’amitié. On en trouve une parfaite illustration, toujours dans *La Prophétie*, lorsque la guilde combat contre un bataillon d’Envoleurs :

Ce n’était pas cent ou deux cents marchombres agiles, souples, tourbillonnants qui se battaient mais un seul être, plus agile, plus souple, plus tourbillonnant que la somme des cent ou deux cents parties qui le composaient. Un être en parfait accord avec l’univers.

L’Harmonie.

Le Chaos grogné, se déchaîna, libérant jusqu’à l’ultime parcelle de son essence incontrôlable. Violence, haines, peurs, fanatisme...

L’Harmonie répondit en se mettant à danser. Ouverture, temps, respect... (PM3, 554)

La représentation botterienne de l’Harmonie, des hommes unis *pour l’honneur et l’amitié*¹⁸, est frappée au sceau de l’imaginaire holiste pour lequel le Tout est supérieur à l’addition de ses parties¹⁹. C’est dans ce Tout que l’individu trouve à se sublimer, c’est dans ce Tout qu’il atteint la perfection de son être, qu’il peut efficacement réparer les défauts inhérents aux relations familiales comme épargner à l’individu les affres de la solitude.

L’amitié peut bien sûr exister hors du combat, mais elle ne peut atteindre son plein rendement symbolique sans cela. Nawel et Philla en donnent un bel exemple dans *Les Âmes croisées*. Depuis le collège, les deux jeunes filles entretiennent une amitié solide, mais il faut qu’elles gagnent ensemble la cité des Anciens, qu’elles affrontent en commun une terrible Glauque, il faut que Philla soit grièvement blessée et que Nawel la sauve pour qu’elles découvrent une nouvelle dimension de leur sentiment : « Elles avaient toujours été amies mais l’aventure qu’elles venaient de vivre avait parfait cette amitié en lui offrant la maturité du doute et celle du sang. » (AC, 381). Le verbe *parfaire* est à prendre dans son sens étymologique, celui sur lequel jouait déjà M. Ali ; il se range dans tout un polyptote de la perfection que le sujet botterien décline inlassablement sur la question. Si les périls et le doute affrontés en commun ont pu *achever* l’amitié des deux jeunes filles, la porter à son point de perfection, c’est que le sang a coulé. La place de l’imaginaire guerrier dans la représentation de l’amitié apparaît indexée, chez Bottero, sur une nécessité intime de la relier à la symbolique du sang. C’est même sans doute pour cette raison que le combat de Sonia était contre la leucémie. L’amitié, ainsi parfaite, s’impose bel et bien comme un nouveau lien du sang.

¹⁸ Nous soulignons.

¹⁹ « Compared to its parts, the whole constituted by them is something quite different, something creatively new [...]. It is always transcendent to its parts, and its character cannot be inferred from the characters of its parts. » [Comparé à ses parties, le tout constitué par elles est quelque chose d’assez différent, quelque chose de créé et de nouveau (...). Il est toujours transcendant à ses parties, et ses caractères ne peuvent pas être déduits des caractères de ses parties] (Jan Christiaan SMUTS, *Holism and Evolution* [New York, The Macmillan Company, 1926], p. 341). [notre traduction].

*

* *

C'est la solitude qui fragilise (AV, 119), et l'amitié paraît être son meilleur remède. C'est que l'amitié, dans l'imaginaire de Pierre Bottero, est inséparable de la force. Les Armures lancées à bride abattue, en donnent un excellent exemple :

Dès le lendemain matin, cinquante-quatre Armures repartirent au galop vers l'est.

Cinquante-quatre Armures liées, unies, soudées.

Comme cinquante-quatre pièces d'une seule et même armure.

Force et amitié. (AC, 393)

L'amitié est une armure contre la solitude et l'adversité, une armure pour affronter le monde et la vie. Il ne faut toutefois pas se méprendre sur ce lien à l'autre. S'il permet à l'individu de s'accomplir en adulte, c'est qu'il repose d'abord sur l'expression de soi. Les Marchombres en mouvement, apprend-on dans *La Prophétie*, sont « soudés par leur individualisme, liés par leur liberté et leur façon d'envisager le monde » (PM3, 513). La force que donne l'amitié n'est compensée par aucune aliénation²⁰. L'ami n'a nul besoin de la présence de l'autre ; il lui suffit de se sentir en accord avec lui. C'est pourquoi la mort n'y change rien.

L'amitié, chez Bottero, c'est l'épanouissement de soi par l'harmonie avec autrui. Toute son œuvre apparaît orientée par une quête de plénitude qui s'exprime en quelques maîtres-mots, aussi simples qu'exigeants, et qui résument les grands motifs de son écriture : « Des amis, une équipée, de l'aventure... le bonheur. » (ME2, 159).

²⁰ Cette conception moderne de l'amitié évite les travers que la psychopathologie repérait dans ce sentiment au milieu du XIX^e siècle, lorsque le Dr Louis François Émile RENAUDIN, par exemple, pouvait écrire que « l'amitié, en annulant le sentiment de la personnalité, peut quelquefois s'exalter au point de devenir un véritable délire » (Études médico-psychologiques sur l'aliénation mentale [Paris, J.-G. Baillière, 1854], p. 122).